

Le blessé joignit ses mains tremblantes.

—Miss Ellen, le sourire de l'ange de compassion et d'espérance ! Il reprit :

—Ils sont venus tous deux recevoir, pendant quelques instants trop courts, l'hospitalité dans le château de mes aïeux, au manoir de Kervien, sur la lande bretonne.

Le visage du montagnard exprima alors de la pitié.

Le blessé parlait de château, de noblesse ; et des vêtements d'homme du peuple de la plus humble condition le recouvraient, et sa tête était rase comme celle d'un moine, tandis que les gentils hommes portaient les cheveux longs et bouclés,

Il crut que la fièvre du délire avait envahi son cerveau.

—Calmez-vous, dit-il, laissez-nous vous soigner, panser votre plaie.

Le gentilhomme écarta sa main.

Et secouant sa tête dont il avait sacrifié la toison :

—Vous ne me croyez pas. Ainsi que l'ont jugé longtemps les sires de Somerset, vous supposez que l'habit qui me couvre ne peut être celui d'un gentilhomme.

Et tenant à bien prouver à ses deux auditeurs qu'il avait toute sa raison, il leur apprit brièvement pourquoi il avait dû revêtir ce déguisement.

Sa voix sifflait, râlant.

La femme, émue, avait voulu l'interrompre, l'obliger au repos.

—Laissez, dit-il, laissez-moi achever, tandis que j'ai encore la force de parler.

—Mais votre blessure ?

Henri de Mercourt eut un triste sourire :

—Elle ne s'en portera pas plus mal, allez !

Du reste, ses confidences étaient écourtées, jetées par phrases hachées, coupées par l'oppression de son haleine.

Leur ayant de la sorte dit qui il était, ayant épanché tout ce qu'il renfermait de trop lourd en lui, pour que s'il ne guérissait pas, si cette terre devrait son sepulchre et si ces hospitaliers montagnards revoyaient un jour Ellen Mercy, ils pussent lui apprendre sa triste fin et lui dire que c'était en pensant à elle qu'il avait expiré :

—Croyez-vous maintenant que ma raison n'a pas sombré dans mes malheurs ? conclut le gentilhomme.

—Monsieur le vicomte de Mercourt de Kervien, je vous crois, répondit le paysan, Hélas ! pourquoi le ciel n'a-t-il pas mis la main de Miss Ellen dans la vôtre qui l'auriez défaudue ainsi que son noble père !

—Mais vous la trouverez et vous guérirez, ajouta la femme du montagnard, car Dieu, à la fin de leurs épreuves, protège ceux qui aiment, qui savent aimer malgré tout et toujours !

—Et nous vous aidons dans la tâche que vous avez assumée, acheva l'homme. Seulement, il vous faut pour cela reprendre des forces ;

—Faites maintenant ; merci : je vous ai dit ce que je voulais vous apprendre avant tout.

Le montagnard mit à nu la poitrine du gentilhomme et lava la plaie énorme, déjà tuméfiée.

Son visage exprima son inquiétude :

—L'enfant avait bien visé, murmura stoïquement le gentilhomme.

Sans répondre, afin de ne pas montrer davantage ses anxiétés, le maître de la cabane posa, sur la blessure, un pansement usité dans ces contrées.

Le lendemain, quand le blessé serait un peu reposé, il tenterait une opération qu'il avait vu pratiquer à deux ou trois reprises, mais dont la pensée seule faisait trembler sa main : l'extraction de la balle.

La cabane était loin de toute habitation.

Quand à faire appeler un chirurgien, non ; il y avait trop de dangers à se confier à un étranger dans ces temps de délation. C'est pourquoi il le soignerait lui-même.

Le pansement achevé, le blessé laissa aller sa tête sans couleur sur l'oreiller rustique.

Les deux montagnards le considéraient, profondément attristés.

Encore jeune et riche, il était venu braver d'obscurs et terribles dangers, guidé par une pensée d'amour.

L'amour, inspirateur des sublimes folies et des héroïsmes suprêmes !

La main compatissante de la femme approcha alors de la bouche de Mercourt un bouillon de venaison qu'elle venait de faire réchauffer.

—Prenez ceci, pria-t-elle. Il vous faut vivre pour celle que vous aimez.

Le blessé souleva sa tête pâle, et, lentement, aspira le breuvage salubre.

Il lui semblait que c'était la vie qui descendait en lui.

Un moment s'écarta encore : un peu de couleur fugitive avait reparu sur ses joues.

Ses yeux se fermèrent lentement.

—Dormez, dit la voix de la femme, toujours douce aux affligés.

—Oui, dormez en paix, ajouta son mari, quand vous serez bien

reposé, à vous qui vous êtes confié à nous, nous dirons aussi qui nous sommes et comment nous avons connu lord Mercy, le vénérable lord pour qui je donnerais ma vie.

—Dormez, seigneur !

Et le silence plana sur la cabane, tandis qu'au loin, tout au loin, par delà la prairie, les gardes de Somerset, irrités, battaient en vain les retraites les plus obscures de la forêt.

LXXIV. — PRÉLUDES DE COMBATS

Henri de Mercourt a enfin trouvé un véritable asile. Il dort ! Le sommeil, ce grand consolateur ayant apaisé la fièvre, a laissé ensuite ses yeux se reposer sur des visages amis.

L'opération a réussi. Il peut échanger plus longuement, avec ses hôtes, les confidences qui soulagent et apaisent.

Le gentilhomme apprend ainsi que l'habitant de la forêt n'est autre que Wilkie, l'ancien gardien de la Tour de Londres qui, si peu semblable aux Joveler, aux Chooner et autres chiens de géôles du même acabit, a fait évader autrefois Walter d'Avenel, à la demande de lord Mercy.

Irrémédiablement compromis par sa généreuse complicité, Wilkie a pu quitter Londres, grâce à la petite fortune qu'a voulu lui donner le père d'Ellen afin de le mettre en sûreté.

Il a pensé que nulle part il ne serait aussi tranquille que dans la solitude.

Et avec sa femme ils sont venus construire une modeste chaumière dans cette forêt où ils ont estimé que nul ne viendrait les rechercher.

Le gentilhomme français apprend peu à peu ces détails, et il éprouve, dans son infortune, un grand apaisement d'avoir rencontré des êtres compatissants avec lesquels ils s'entretiennent du noble et malheureux lord Mercy, d'Ellen pour laquelle il a repassé la mer.

Laissons les mains attentives de la femme de Wilkie poser, sur sa blessure, les baumes salutaires ; laissons Henri de Mercourt reprendre lentement, avec la santé, ses forces épuisées.

Revenons à cette Ellen à qui il ne cesse de penser, revenons vers ceux à l'existence desquels la fille de lord Mercy est, depuis des années, si étroitement attachée.

Ne vit-elle pas, en effet, sous le toit du manoir de Claymore sur la porte duquel est sculpté le blason d'Avenel ?

Mais le chevalier Walter d'Avenel n'est pas dans le manoir.

Il n'y a pas reparu depuis qu'il en est parti secrètement une nuit pour retourner dans son fief, au loin, là-bas, au bord de la Tweed.

On s'en souvient, une armée de guerriers a répondu à son appel : des centaines d'hommes valeureux, dévoués à leur chef, armés d'épées, de lances, d'arcs, et quelques-uns de lourds fusils, ayant surtout la foi qui fait les héros et les martyrs.

Nous avons assisté à l'arrivée du messager apportant, au chevalier d'Avenel, un double message : sous une même enveloppe une lettre de Marie d'Avenel et une lettre de la reine.

—Ecosse, s'était-il écrit après avoir lu cette dernière, la guerre appelle le guerrier. Demain nous nous mettrons en route !

Des acclamations cent fois répétées lui avaient répondu.

Puis chacun était allé faire ses préparatifs, embrasser les êtres chéris que les guerriers allaient quitter peut-être pour toujours.

La nuit qui s'écoula ensuite fut, pour le chevalier d'Avenel, ce qu'était la veillée des armes au temps déjà oublié de la véritable chevalerie.

Nuit de veille et non de repos.

Une tâche ardue lui incombait.

Conduire cette petite armée jusqu'à Edimbourg, ou plutôt jusqu'au camp établi par Marie Stuart à quelques heures de sa capitale.

Il ne l'avait que trop constaté en venant, la route était coupée par les ennemis de la reine.

Se diriger vers Edimbourg par le chemin habituel était se heurter à des troupes.

Ceux qui les commandaient avaient eu le temps d'établir des travaux de fortification.

Ce seraient donc de nombreux et meurtriers combats à livrer, et dans des conditions d'infériorité manifeste.

—Arriverais-je à renverser tous ces obstacles, se disait Walter d'Avenel, que j'aurais perdu, à les vaincre, un temps précieux, énorme.

Ce serait en outre n'amener à Marie Stuart qu'une troupe réduite.

Le guet-apens dont il avait été sur le point d'être victime dans les gorges d'Arfeld et ensuite à l'auberge de la Croix-d'Ecosse, lui indiquait le chemin à suivre.

On ne le supposerait pas assez hardi pour s'aventurer encore dans les forêts où existaient seuls quelques sentiers de bûcheron.

Il tournerait ainsi les positions de ses adversaires.